

Santa Bauli

Carner de voyage



4 MARS, JOUR J

Hall d'embarquement, *ACDC* dans les oreilles... J'avoue que pour l'instant, je suis assez fière de moi. Une jeune femme seule qui part à l'aventure, ça jette!

Je profite de cet instant de douce certitude car peut-être bien que dans quelques dizaines d'heures j'aurai: « Chaud... pourquoi ai-je choisi cette saison pour venir dans ce pays?

– Des cafards dans le bac à douche. On m'avait prévenu, mais de cette taille, c'est indécent!

Mission téléphone: au départ, je cherchais un magasin de musique dont une amie m'avait vaguement indiqué la direction... mais visiblement je n'étais pas dans le bon quartier! Au bord du désespoir, je passe devant une petite échoppe du genre de celle qui m'a vendu ma *sim card* et ma *prepaid card* « *which isn't worrrking with my old cell* ».

J'entre et j'expose mon problème dans un anglais franchement pas terrible... Il faut vraiment que je me fasse des listes de vocabulaire! Bref, tout le monde y va de sa petite tentative et de son commentaire en tamoul quand Rajaseharan, Indien de cinquante ans, fait son apparition. On lui explique et il me dit « *I'm going to help you; it's my pleasure; come!* » Alors je *come!* Nous voilà partis sur son scooter, direction *Airtel*... le siège!

Rajaseharan (ils ont vraiment des noms inimitables) prend les choses en main et me demande une photocopie de mon passeport, une photo d'identité et 3 300 roupies pour la *card sim* et l'ouverture de ligne pour un an... inclus: pour 2 800 roupies de communication. Je n'ai pas 3 300 roupies sur moi: scooter. Frôlons la mort tous les cinq cents mètres. T'inquiète pas Papa, j'en rajoute un peu pour les besoins de l'histoire...

Alors en débarquant, je me suis efforcée de trouver que tout cela n'était que baliverne, que moi, j'allais être dans Chennai comme un poisson dans l'eau, et que finalement, le choc culturel, c'était du pipeau. Ça a fonctionné jusqu'à il y a deux jours.

Inutile de vous refaire le dessin, vous avez bien compris en lisant le début de l'histoire, que tout allait bien, que la ville n'avait pas plus d'odeur ni de pollution que Marseille, que je m'en sortais très bien avec les tarifs rickshaws, que la nourriture me convenait parfaitement, tout comme la température, que j'avais fini par trouver un accord avec les moustiques : « sortez de ma chambre ou je vous descends » : ils sont sortis ! Que le trafic routier me faisait plutôt rigoler, ainsi que les regards posés sur moi, et que le bus, j'y viendrais petit à petit.

Puis avant-hier, tout a basculé : j'ai retrouvé la raison et me suis sentie en danger en essayant de traverser la rue. J'ai retrouvé l'odorat et les odeurs d'urine et de fruits trop mûrs me sont soudain devenues intolérables. J'ai retrouvé ma pudeur et les regards me sont devenus pesants...

Jusque-là, je me trouvais d'un calme surnaturel, étant habituée à ressentir des pulsions meurtrières chaque fois que les choses ne se passent pas exactement comme je l'ai décidé... Depuis deux jours, ma vraie nature est réapparue.

En allant à mon cours de Kalari, alors que j'étais dans un triste état moral, mon rickshaw a dépassé un cortège funéraire. Un camion transformé en corbillard, transportait le corps du défunt couché sur un matelas de paille destiné à partir en fumée; des hommes assis à l'arrière, balançant leurs jambes au-dessus de la route, égrainaient sur leur chemin l'une des guirlandes de fleurs dont j'avais observé la fabrication quelques heures plus tôt. Devant et derrière le corbillard, des hommes en rickshaw en faisaient autant. Étrange paradoxe entre les klaxons, les gaz d'échappement, toute la furie de cette ville, et ce serpent silencieux, semant des fleurs sur son passage...

À Besant Nagar, j'ai retrouvé Marjory la Française et Dacha la Slovaque. Ça m'a fait du bien...

De leur côté, je pense que de me voir dans ce nouvel état de doute m'a rendue plus sympathique à leurs yeux; j'avais laissé tomber l'armure.

Après le cours de Kalari, nous sommes allées manger du poulet tandoori, grillé, épicé, délicieux, face à la mer. Puis nous avons marché jusque chez elles, mangé de la pastèque et de la goyave et beaucoup ri. Je suis partie à 23 heures; Dacha m'a accompagnée pour me montrer où dorment les rickshaws...